

## Dieu après Dieu

*Prélude à la délivrance* de Yannick Haenel et François Meyronnis, Gallimard, 210 p.

Pierre Ouellet

---

Number 241, Summer 2012

Littérature, métaphysique, sacré

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67226ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Ouellet, P. (2012). Dieu après Dieu / *Prélude à la délivrance* de Yannick Haenel et François Meyronnis, Gallimard, 210 p. *Spirale*, (241), 33–35.

# Dieu après Dieu

PAR PIERRE OUELLET

## PRÉLUDE À LA DÉLIVRANCE

de Yannick Haenel et François Meyronnis  
Gallimard, 210 p.

Livrer, délivrer : on « livre » son dernier souffle, on se « délivre » du poids de son corps. Mourir, dans l'eschatologie chrétienne, est une forme de libération. L'éthique de la Rédemption s'appuie sur la figure du Jugement dernier, où l'homme passe par la mort pour renaître de ses cendres dans l'intégralité de son corps et de son souffle afin d'être remis de ses « fautes », qu'il aura « rachetées ». Une résurrection, où l'on sépare les élus et les damnés du même geste qu'au commencement on a séparé les eaux d'en haut et les eaux d'en bas, la lumière et les ténèbres : une nouvelle Genèse, un autre *Bereshit*, dit l'hébreu, un incipit d'après la fin. Il y a un temps après le Temps, une histoire après l'Histoire, comme un homme d'après l'Homme, un dieu d'après Dieu. La finitude se « traverse » comme Dante fit des Enfers, avant Rimbaud, après Orphée : une traversée du miroir où l'on voit *qui l'on est* depuis l'autre côté, le temps humain depuis l'éternité, l'espace fini depuis l'illimité.

Toutes les « morts » se franchissent, y compris celles de l'Histoire, de l'Homme, de Dieu : c'est d'ailleurs le seul passage qui soit, le seul où l'on « passe » vraiment. Il faut mourir à soi, aux autres, au monde pour éprouver un tel passage comme une libération, une salvation. Le mythe du Jugement dernier, comme celui de la « Grande Baleine » chez Melville, du « Château » ou du « Procès » selon Kafka, d'une « Fin de partie » suivant Beckett, incarne cette vision initiatique d'une « surrection » ou d'une « insurrection » d'après la mort, qui nous fait voir le temps non plus comme une suite d'instantanés ordonnés en un segment que bornent une fin et un commencement, mais comme une série de rebondissements que rythment les sauts et les sursauts, les chutes et les relèves, les morts et les naissances en quoi l'on surgit et ressurgit en une perpétuelle « sur-rection », « s'érigeant » au-dessus de soi et contre soi... de tout son souffle, qui pousse au-delà, par les passages les plus étroits, dont la mort est le paradigme, le parangon.

## POLYGRAPHIE DU TEMPS

Yannick Haenel et François Meyronnis l'annoncent à chaque page : il y a quelque chose de pourri au Royaume de l'Homme, quelque chose qui a pris fin avec la mort de Dieu, la fin de l'Histoire, le Posthumain, où l'on sent toutefois qu'une sorte de délivrance s'accomplit dès qu'on ne « perçoit » plus de tels « achèvements » comme des fins en soi mais comme des « passages » secrets, des moments initiatiques, des cérémonies sacrificielles inscrites dans

la trame de notre temps, des « rites de passage » vers l'« autrement qu'être », dirait Levinas, dans lesquels « ce qui s'achève » résonne comme le mot *achievement* en anglais : une réalisation, un accomplissement, un acte créateur, un couronnement... Il faut traverser le vide, vivre la mort, franchir le gouffre pour éprouver l'insurrection ou l'étonnant rebondissement en quoi un tel franchissement se « réalise » : l'écriture et la parole poétiques sont des « exercices de résurrection », écrit François Meyronnis, soit la « manière dont un langage traverse l'enfer ». Yannick Haenel ajoute qu'« une phrase, si c'est vraiment une phrase, a toujours quelque chose d'insurrectionnel », le « langage [étant] avant tout un clavier d'effraction ». Ceux qu'ils appellent « les témoins du néant » ou « les aventuriers de la parole » savent que « la littérature est un appareil à enregistrer ce qui arrive au temps », surtout quand celui-ci semble fini, quand il paraît agoniser dans les pires tourments, quand il donne l'impression de « passer » à autre chose : « *Meurs et renais, dispose la vieille formule initiatique. Il ne peut y avoir résurrection sans mise à mort. De même que la phrase de réveil suppose une mise à mort des phrases usées, il n'y a pas de réveil sans un rejet du cadavre en soi.* »

La littérature n'est pas seulement un sismographe dont le rôle est de prendre la mesure des séismes les plus terribles qui nous affectent et nous menacent : elle est le polygraphe auquel les hommes et les dieux sont branchés en permanence et qui recueille les aveux et les dépositions les plus compromettants, chaque catastrophe que les compteurs Geiger de la parole enregistrent renvoyant directement au poulx de ceux qui les provoquent de loin en loin comme le battement d'ailes du papillon entraîne par l'enchaînement des causes et des effets le déclenchement des pires cataclysmes. Rien ne meurt de sa belle mort, pas même Dieu, l'Homme, l'Histoire : chaque disparition nous *accuse*, nous obligeant à nous poser la question de notre responsabilité, nous contraignant à en répondre, transformant toute victime en offrande propitiatoire, en sacrifice expiatoire grâce auquel ce qui est perdu peut sauver, ce qui est achevé peut sauvegarder, ce qui est damné peut être rédimé, ce qui est livré au néant peut nous délivrer, la mort de Dieu et la fin de l'Histoire nous libérant ainsi du poids ontologique de leur Être ou de leur Devenir, toujours mortifères, pour nous faire entrer dans l'ère poétique ou fictionnel du pur « apparaître » où tout s'envole, s'emporte, prend un élan que rien ne retient sur terre.

Le mot « propitiatoire » vient de *pro* et *petere* : « aller de l'avant en volant », « lire ce qui est devant dans le vol », « interpréter ce dont le vol est de bon ou de mauvais augure ». On sait que dans la tradition hébraïque le « propitiatoire » désigne la table d'or posée comme un couvercle sur l'Arche d'alliance : dans le Lévitique on dit qu'« une fois par an le propitiatoire était aspergé de sang expiatoire par le souverain sacrificateur pour la purification des péchés ». Ce qui couvre ou recouvre la Loi, le Pacte, l'Alliance, est donc un vestige des anciens autels sacrificatoires où l'on immolait rituellement les êtres les plus précieux pour les offrir à ce qui nous dépasse infiniment dans la Parole, vers quoi ils s'envolent alors en souffle ou en fumée, dans les cris et dans les chants, dans la « vie qui s'échappe » pour nous « rattraper » avec elle...

## LE BÛCHER DES DÉITÉS

La délivrance a une dimension sacrificielle : il faut non seulement immoler le temps, brûler l'histoire pour l'offrir aux dieux en des fumigations qui transfigurent l'odeur de mort qui s'en dégage en des effluves printaniers d'où tout peut renaître ; il faut aussi sacrifier Dieu à Dieu... qu'il nous libère de sa présence, de son être, de son existence, nous sauve du poids de sa chair soudain muée en souffle... dont on ne sait où il va, où il nous mène. « *Délié, le seul geste qui soit digne d'un dieu... parce qu'il livre le passage à l'inattendu* ». C'est d'une « déreligion » ou d'une « délignion » que nous avons besoin : « *le sacré est ce qui délivre, dont la perte n'est que la face inverse. Un même geste, en effet, perdre et sauver* ». Délier, délivrer : « *les Divins incitent ceux qui se détachent, ceux qui dénouent les nœuds* »... à « s'échapper » d'eux-mêmes comme de leurs dieux, non pas pour « fuir », mais pour « se délivrer » de ce qui retient leur souffle, même le dernier, ou leur parole, même la dernière, de s'envoler au loin, de voler de ses propres ailes, libérés du poids des lois qui les couchent et les écrasent, alors que l'air se dresse du plus profond de soi en une « surrrection » qui est un réveil perpétuel, dans lequel même les morts se mettent debout, tel Lazare ou le Paralytique.

La mort de Dieu est un passage obligé sur le chemin qui mène au divin, libéré enfin de son existence. Celle-ci le lie à l'étant, au fini, alors que la fiction ou le *poïen*, qui le réinvente et le recrée dans les paroles et les images les plus diverses, garantit une liberté absolue à la « liaison » qu'il déclenche, qui a alors la fluidité naturelle d'un souffle plutôt que la rigidité factice d'un nœud : « *le coefficient de liberté qui anime le langage* » est la mesure de cette déliaison par laquelle Dieu nous délivre de son « être » pour nous emporter d'apparition en apparition, au-delà du cycle de la fin et des commencements, de l'être et du non-être, dans les pulsations rythmiques où l'on se « remet en vie » à tout bout de champ malgré les « mises à mort » que l'on subit.

Se mettre en dieu (*en-thou-siasis*, disent les Grecs), dans l'élan ou l'empathie propre à l'« en-thée » (*en-theos*), plutôt

que dans l'apathie de l'athée... voilà l'enjeu de l'exercice spirituel par lequel on se maintient *en vie*, au monde, même quand tout semble mort autour de soi, l'Histoire, l'Homme, Dieu, quoi d'autre encore, qu'on ne ressuscite que dans le souffle qui nous anime, la parole qui fait être ou apparaître, le langage qui crée : le *poïen* extrême, même le plus nu, celui qui sauve même ce qui n'existe pas, dont nous avons besoin autant que d'air pour exister. « *Regardez les inscriptions que portent les orphiques autour du cou*, écrit Haenel : *une dizaine de mots à peine leur ouvrent la possibilité d'être immortels. Avec ces quelques mots, une fois dans l'outre-tombe, ils mémorisent le trajet pour sortir des enfers. Pas besoin de beaucoup de mots pour ressusciter. La force spirituelle qu'il y a dans le langage n'est pas liée à la richesse de son lexique* »... mais à la puissance du souffle qui le ravive en chaque syllabe. Nous avons besoin de ces mots de peu et de ce peu de mots comme le mot Dieu pour traverser nos enfers quotidiens, ceux où chaque jour on brûle des livres, des hommes, des dieux que rien ne ressuscite sinon le souffle que nous reprenons à chaque instant en reprenant la parole, en reprenant nos sens, en reprenant conscience.

## UNE ONDE DE CHOC

Dieu est un effet de souffle. Mais il n'y a pas de souffle sans phrase, sans vers, sans chant, sans cette manducation de l'air qui nous permet de l'éprouver comme une deuxième chair, qu'on appelle verbe. Si Dieu est souffle, vie, c'est qu'il est langue, poésie : parole qui crée... et se recrée à chaque respiration. La mort de Dieu n'est pas une simple disparition : c'est le sacrifice de tout son Être à la fiction de son apparaître, l'immolation de son existence, tout entière offerte à sa seule signifiante, à sa puissance infinie... C'est une véritable mutation : une transmutation de l'être en air, du réel en souffle. Dieu est un mutant, comme l'Homme et comme le Temps : il est passé à la parole... plutôt qu'à l'acte, comme il n'a cessé de faire depuis le début de l'Histoire, accumulant faits et méfaits qui ne cessent de se défaire, de nous défaire avec. Il est dans nos mots, désormais, nos phrases, nos vers quand ils s'élèvent comme des prières, quand ils soulèvent toute la poussière du siècle, quand ils relèvent tout ce qui tombe pour le lancer dans l'air, en une véritable onde de choc qui nous emporte au-delà... C'est là que Yannick Haenel et François Meyronnis le trouvent : chez Chalamov, Kafka, Rimbaud, mais chez Melville avant tout.

À la question qu'ils se posent du surgissement d'un dieu dans leur parole, ils répondent : « *Il est apparu dans un livre [Moby Dick, en l'occurrence]. Il s'est élané depuis l'intervalle qui sépare une phrase d'une autre, c'est-à-dire de la case vide à partir de laquelle le livre s'énonce. Il a surgi précisément lorsque cette case a pris feu, ne faisant qu'un avec la combustion. [...] C'était et ce n'était pas une baleine* ». C'était et ce n'était pas un dieu, pourrions-nous ajouter, comme on dit que le mot *couteau* tue et ne tue pas, comme Magritte écrit sur son tableau représentant une pipe « *ceci n'est pas une pipe* », comme on se

contredit jusque dans la tautologie. « Je suis ce que je suis... *sans être* », pourrait dire Dieu s'il avait la parole, s'il n'était pas que parole, s'il n'était pas toute parole... *Dieu sans l'être*, écrit Marion, *Dieu qui vient à l'idée...* et à l'idée seulement, écrit Levinas. Dieu qui vient à la fiction, Dieu qui fait son apparition — son insurrection, par effraction — dans le verbe et le souffle qui lui survivent, seuls indices d'une telle *sur-vie*, dans l'autrement qu'être, que la fiction incarne bien plus que toute réalité ou surréalité. Dieu est un « phénomène », que l'existence même de la parole fait apparaître, fiction fondamentale de tout langage où rien ne se réalise qu'à partir de l'impossible : l'imagination de l'infini est la condition de toute représentation de l'espace comme celle de l'éternité est la condition de toute représentation du temps, celle de Dieu la condition de toute figuration de l'homme et celle du Néant de toute idée de l'Être.

### UN SURCROÛT QUI SOUSTRAIT

La fiction ajoute du réel au réel en même temps qu'elle le soustrait à lui-même... comme on disait jadis que Dieu est un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part : un impossible réalisé, achevé, mais

comme pure virtualité, plus puissante que n'importe quel acte ou toute actualité. Le *big crash* que la mort de Dieu, la fin de l'Histoire et celle de l'Homme ont provoqué dans notre existence n'a pas fini de produire son « effet de souffle »... dont nos paroles gardent la trace et propagent les radiations loin devant elles, en une sorte de « propitiation » verbale, d'« avancée » ou d'« envolée », dont Yannick Haenel et François Meyronnis nous donnent l'exemple dans leurs textes de fiction, que ce soit dans *Cercle* et *Évoluer parmi les avalanches*, pour le premier, ou encore dans *Brève attaque du vif* ou *Ma tête en liberté*, pour le second, qui sont la preuve vivante que les « livres [sont] autre chose que des livres » : ils sont « l'énergie qui fait passer de la mort à la vie, énergie qui est de nature poétique ». Le sacré d'après Dieu, « c'est précisément ce qui parle dans la littérature, à condition que celle-ci s'ouvre au déchaînement de l'effrayant [...] et à ce qui délivre », elle seule pouvant « tourner le désarroi en plénitude », que ce soit en « cercles » ou en « avalanches », en une « brève attaque du vif » ou dans une « tête en liberté », qui sont préludes à la délivrance, préambules à la salvation, introductions à l'insurrection... du temps contre lui-même, de Dieu contre Dieu, des mortels contre la Mort. †



# « Je suis le saut dans le vide »

## Entretien avec Yannick Haenel

PROPOS RECUEILLIS PAR FILIPPO PALUMBO

SPIRALE — Dans *Cercle*, vous vous penchez sur un tableau de Francis Bacon, *Trois études pour des figures au pied d'une crucifixion*, que vous relisez d'un point de vue gnostique : maintenant, ça se passe en bas, écrivez-vous ; le sacrifice est « au pied de l'absence de croix ». Ce qui revient à dire qu'il est partout ; il a englouti toute chose dans son filet sinistre. Dès lors, comme vous le signalez dans *Prélude à la délivrance*, connaître le monde signifie découvrir un abattoir — un abattoir qui sent constamment le cadavre. Dans *Le sens du calme* on retrouve la même idée. En parlant du conte de *La barbe bleue*, vous posez la question suivante : de quel côté de la porte « du petit cabinet de la Barbe bleue » se déroule l'existence ? Sans doute, pas du bon côté — mais du côté de la « *flaque de sang* ». Aujourd'hui on naît mort,

laissez-vous entendre ; et ce n'est que peu à peu que certains se remettent à vivre. Se remettre à vivre : telle est pour vous la question fondamentale. Comment y parvient-on ? Dans *Le sens du calme*, vous dites que cela n'est possible que par la littérature. La littérature serait-elle donc une voie salvatrice ? Aurait-elle le pouvoir de briser la mort et « d'indiquer le chemin d'une existence nouvelle » ?

YANNICK HAENEL — J'ai pris soin de masquer chacun de mes livres, de les doter d'une séduction qui soit capable de détourner l'attention de ce qui secrètement les anime. Ce parti pris, qui à mes yeux ressortit à l'essence subtile de la fiction, facilite *a priori* leur lecture ; et s'il m'expose à des malentendus prévisibles ou à des récupérations